

Alexandre Desplat nous dit la musique qu'il aime

La star de Cinéma Tous Ecrans, c'était lui, Alexandre Desplat. Dans le domaine de la musique de films, il est devenu l'un des compositeurs les plus recherchés au monde. A l'instar de prestigieux prédécesseurs (le Hongrois Miklos Rosza, le Britannique John Barry), il s'est fait un nom à Hollywood. Sa filmographie s'étend sur des dizaines de titres. Il a aussi bien composé pour Stephen Frears, Roman Polanski, Jacques Audiard que signé la BO du prochain Harry Potter et du nouveau Terrence Malick, qu'on verra (?) en 2011. Jeudi dernier, Alexandre Desplat a donné une «master class» au festival et répondu à nos questions dans la foulée.

Le festival vous met à l'honneur, vous étiez juré à Cannes. Votre sentiment par rapport à ces deux invitations?

Cela remet un peu les choses en place. Les gens croient souvent que le compositeur de musiques de films n'est qu'un poste technique parmi d'autres, qu'il bouche les trous. Il n'y a, par exemple, jamais de prix qui nous récompense dans les festivals. Alors être juré à Cannes, c'est une fierté. D'autant plus que dans toute l'histoire du festival, il n'y en a eu que trois. A Cinéma Tous Ecrans, Claudia Durnat a eu l'idée de créer un spotlight sur la musique de films. Cela va dans le même sens.

Changez-vous de méthode de travail selon les metteurs en scène avec lesquels vous travaillez?

Il faut évidemment s'adapter à chaque metteur en scène. Il y a un art du compromis à manier. Certes, j'arrive toujours au moment du montage et du mixage et je dois inventer dans ce cadre-là. Le défi, c'est d'y trouver son espace de liberté. En règle générale, j'aime être près du metteur en scène.

Ressentez-vous parfois des contraintes?

La seule contrainte est d'être toujours disponible. Par exemple, au cas où le montage change.

Vous êtes l'un des rares auteurs de musique de films à être connu aux Etats-Unis. Qu'est-ce qui selon vous a tout déclenché?

Une part de rêve, peut-être. J'ai toujours voulu faire ça. Le fantasme, c'était de percer à Hollywood. D'autres Européens y étaient bien parvenus. Maurice Jarre, Michel Legrand, pour ne citer que des Français. Je me souviens qu'on m'avait rapporté, à la fin des années 60, des disques qui reflétaient un Hollywood fantasmé. Ce qui me passionnait, c'était le goût des Américains pour les orchestres symphoniques. Pour moi, c'est comme un terrain de jeu.

Même lorsque vous signez la bande-son du prochain «Harry Potter», qui sort le 24 novembre?

Oui, totalement. Mais le challenge est réel. Je dois trouver une continuité avec les six Potter qui précèdent. Tout en étant conscient de travailler sur un film qui fera le tour du monde. A partir du moment où le tir est juste, on peut tout essayer avec Potter. Mais cela prend du temps. Plus de trois mois, enregistrement compris. Par comparaison, The Queen de Stephen Frears m'avait pris trois semaines.

Tous genres confondus, qu'aimez-vous écouter?

Miles Davis, Bill Evans, Sibelius, Pierre Boulez, Toru Takemitsu. Là, je vous cite des noms qui me viennent au hasard. Mais il y en a tant d'autres. J'ai passé ma vie à tout écouter. En revanche, je n'ai jamais été très rock. Je préfère le blues, j'ai du mal avec la musique binaire. L'accumulation me construit. Mais il m'arrive aussi de ne rien écouter. Je me nourris aussi du silence.